

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert DURUZ

Le Noël du Pauvre (Souvenir
d'enfance) / Solandieu

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 355-359

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le Noël du Pauvre

(Souvenir d'enfance)

Les choses du Passé ont une inoubliable saveur, et les souvenirs d'enfance sont immortels. Se revoir enfant, dans la joie pure de cet âge de candeur et d'innocence, après bien des années de tempête et de luttes, après quelques maigres victoires et de terribles défaites, c'est se reposer un instant, après la bataille, au seuil de ce foyer béni qui fut le toit paternel, et se recueillir profondément dans le silence des chambres closes, remplies du souvenir des chers disparus. A l'inéluctable amertume de cette séparation des êtres aimés, se mêle le réconfort de leur exemple et de leurs vertus. Savoir se retremper dans ce cénacle du passé, en faire le refuge de ses défaillances, y puiser de nouveaux espoirs et de nouvelles forces pour recommencer, ragailardi, l'âpre lutte de la vie, là est toute la tactique du bon soldat et toute la sagesse du bon chrétien.

C'est pourquoi il me plait, à la veille de ce jour mémorable, d'évoquer en mon âme attendrie, un de ces vieux souvenirs que l'âge ne fait que raviver, écho profond que les voix du cœur réveillent doucement, aux heures de pénibles angoisses ou de sainte allégresse.

C'était en 1873, date néfaste qui ramène devant mes yeux voilés le spectacle d'une mère anéantie devant le cercueil de son enfant. Le malheur, parfois, s'acharne sur des innocents et, à ce deuil profond d'autres coups non moins rudes s'ajoutaient, frappant l'humble famille dans laquelle nous allons pénétrer.

Les D... étaient de braves gens. Le père dirigeait à E... une industrie prospère. C'était un excellent chrétien qui avait pris pour devise : « A la garde de Dieu. » La mère

était une pieuse femme fort charitable, d'une bonté qui l'avait fait surnommer « la maman des pauvres ».

La paix et l'affection régnaient dans ce foyer modèle où la Providence avait répandu ses bénédictions sous la forme de dix enfants éveillés et bien portants, qui faisaient la joie de leurs parents. Dieu bénit les grandes familles; oui, mais Il éprouve aussi ceux qu'il aime, et les épreuves allaient commencer.

Après la mort d'un des jumeaux, qui survint au mois de mars et qui jeta la désolation dans l'heureux ménage, une catastrophe financière s'abattit sur la petite ville de E... dans laquelle le père D... voyait s'engloutir toute sa petite fortune. Du jour au lendemain, ce fut la ruine. La misère allait succéder à l'honnête aisance de cette intéressante famille. Mais comme le soldat qui se raidit dans la douleur et qui lutte désespérément pour sauver sa vie, le père D... resta stoïque devant le malheur, réchauffa son courage abattu à la flamme de son amour paternel et, s'inspirant fièrement de sa devise, fit face assez facilement aux premiers besoins. La mère, elle, fit des prodiges; la « maman des pauvres » se fit héroïne et l'adversité la trouva inflexible devant le devoir et prête à tous les sacrifices, hormis celui de sa foi. Le seul sillon que le malheur devait creuser à son front béni était celui de l'amour maternel frappé dans ce qu'il avait de plus cher : l'avenir de ses enfants.

Sur ces entrefaites, Noël arriva. Les vitrines des magasins étalaient leurs grands biscuits glacés et leurs jouets ; le parfum des gâteaux remplissait les ruelles de la petite ville; les sapins enguirlandés se dressaient derrière les fenêtres, tout le monde était dans la joie et s'ingéniait à rendre agréable cette soirée mémorable qui précède le grand jour de la naissance du Christ.

Seule, dans la maisonnette où la pauvreté l'a reléguée, la bonne maman D... pleure devant ce dénuement qui l'empêche de fêter les pauvres petits comme aux beaux jours du

bonheur envolé. Plongée dans sa douleur qu'elle dévore en silence, elle songe à l'ange que le ciel a ravi à son affection, à sa fille aimée que la rigueur du sort a contraint de s'exiler et qui, dans cette lointaine Hongrie où elle gagne son pain, pleure peut-être aussi, à cette heure, en pensant au pays où vivent, dans la souffrance, les êtres qu'elle aime le plus au monde.

A ces amères pensées, la poitrine de la bonne femme est secouée de sanglots, ses larmes coulent abondamment sur le livre de prières qu'elle tient sur ses genoux. Dans la pièce voisine, elle entend les enfants qui rient et causent bruyamment, un peu surpris et impatients de ne point voir arriver encore le bonhomme de Noël. Ils ont bien là un petit sapin que le père est allé chercher à la forêt et qu'il leur avait donné en leur disant : « Mes chers petits, priez maintenant le bon Dieu de vous le garnir ! » La nuit s'avance, de toutes parts les lumières étincellent aux fenêtres, l'heure de la commune allégresse va sonner. Soudain, le marteau de fer s'est abattu sur la porte de la maisonnette ; une voix bien connue, celle du vieux facteur a retenti dans l'escalier : « Facteur ! » Le bon père, le cœur rempli d'une douce espérance, s'est élancé vers le messager qui lui remet un volumineux paquet, en lui disant : « Pour venir de si loin, il a dû *cheminer* afin d'arriver à temps. » Le coli portait en effet les timbres de Hongrie ; c'était le cœur de l'exilée qui venait consoler celui du père, sécher les larmes de la mère et réjouir les enfants.

En un instant le paquet est dépouillé de son contenu, ce sont autant de gracieux biblots qui vont orner le petit sapin, des boîtes de friandises qui s'évalent sous les yeux émerveillés des bébés, de mignonnes bougies multicolores qui s'allument aussitôt et jettent leur clarté joyeuse dans la chambre où vient d'éclater si inopinément la plus suave allégresse.

Dans une boîte richement ornée qu'entoure, en croix,

une jolie faveur rose, une lettre est enfermée, pareille au rubis dans sa gaine. C'est là ce que la mère cherchait. En la découvrant, son cœur bondit d'émotion et elle a peine à contenir ses pleurs. Attirant à elle l'époux vertueux et fidèle, elle laisse les enfants à leurs épanchements et se retire dans un angle de la chambrette pour lire la missive qui doit déposer le baume dans leur âme angoissée. C'est en tremblant que la mère commença sa lecture :

Kaschau, ce 20 de Décembre, 1873.

Mes très chers et bien-aimés parents,

La pénible épreuve qui a voulu que je m'éloigne de la maison, n'a fait que grandir la profonde affection dont mon cœur déborde pour vous. Bien qu'au milieu d'une opulente famille, où l'on s'ingénie à chasser le voile de tristesse qui couvre mon front, je suis, de cœur et d'âme, au milieu de vous. Je serais heureuse, si je vous avais auprès de moi ; hélas ! cet irréalisable désir est le seul obstacle à mon bonheur ! Mais si à ce moment où je pleure en pensant à vous, l'humble hommage de reconnaissance que je vous adresse en ce beau jour, peut porter quelque adoucissement à vos peines et jeter une étincelle de joie parmi vous, je serai la plus heureuse des enfants. Toutes mes plus ardentes prières montent pour vous vers le Créateur ; en cette mémorable nuit, remercions-le des grâces dont il daigne nous combler, et que nos lèvres ne s'ouvrent que pour célébrer ses louanges !..

La bonne mère s'arrêta, suffoquée : une sainte joie envahissait son âme; le père, lui, s'essuyait les joues du revers de la main en murmurant : « Oh ! la sublime enfant ! c'est notre bon ange ! Noël ! Noël !

En ce moment, les cloches sonnaient à toute volée au clocher de la vieille église paroissiale : comme nne divine harmonie, leurs voix austères montaient vers les cieux en

de mélodieux accents. Le Christ est né dit la mère, un ange est venu nous l'annoncer, prions. Tout le monde dans la maisonnée, se mit à genoux et en chœur, entonna le superbe cantique cher à tous les chrétiens :

Gloria in excelsis Deo !

Sion, décembre, 1904.

SOLANDIEU